

« COMBIEN DE PERROQUETS PARMI NOS ANGLOMANES ? »



« *Ce petit livre tient de l'automédication* », prévient Gérard Cartier en ouverture de son *Perroquet aztèque*. Ne gardant pas pour lui l'exclusivité du remède, il fait partager au lecteur cette envie de « combattre une lente intoxication à l'anglais ». Début d'ordonnance en quelques questions.

PROPOS RECUEILLIS
PAR CLÉMENT BALTA



Né en 1949, Gérard Cartier a longtemps été ingénieur sur de grands projets (tunnel sous la manche, projet Lyon-Turin). Il a publié une quinzaine d'ouvrages, notamment de poésie (*Le Désert du monde*, 1997, prix Tristan-Tzara; *Méridien de Greenwich*, 2000, prix Max-Jacob) et un roman, *L'Oca nera* (La Thébaïde, 2019). Il est aussi coordinateur de la revue littéraire en ligne *Secousse* (www.revue-secousse.fr) et l'initiateur et maître d'œuvre, avec Francis Combes, de l'affichage de poèmes dans le métro parisien (1993-2007).

La première phrase de votre livre donne le ton : « Un spectre hante notre pays : celui de l'abâtardissement du français et, à terme, de sa possible extinction. » Vous n'hésitez pas à parler de « colonisation » de l'anglais. Dans quelle mesure et avec quels risques selon vous ?

Il y a soixante ans, sous le nom de *franglais*, Étienne dénonçait l'usage excessif de mots anglais. Nous n'en sommes plus là. L'anglais a envahi la plupart des vocabulaires spécialisés, de l'informatique à la finance. Dans le commerce, c'est pire encore : plus une boutique de mode qui n'ait un nom anglais ; la publicité elle-même est souvent dans cette langue, au point que Michel Serres a pu écrire « *qu'il y a plus de mots anglais aujourd'hui dans les rues [...] que de mots allemands pendant l'Occupation* »⁽¹⁾. L'anglais a contaminé tout le vocabulaire, mais aussi l'orthographe (*dance, music* sur les

copies d'élèves), la prononciation (*challenge*, qui est un mot français), la grammaire (verbes intransitifs devenus transitifs : *jouer le Barça*) ; et même le style, avec par exemple l'antéposition maladroite de l'adjectif (*un potentiel désastre*). Cette situation est inédite et s'aggrave rapidement. Une langue qui ne trouve plus en elle-même les ressources pour nommer le monde est condamnée à terme. N'oublions pas qu'une langue meurt tous les quinze jours.

Vous dénoncez cette anglomanie qui fait passer « du franglais au volapük ». C'est ainsi la compréhension, la façon même de penser qui serait menacée ?

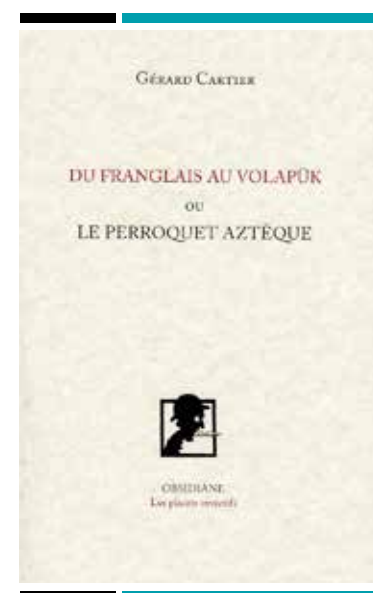
Utiliser un mot anglais au lieu d'un mot français n'est pas innocent. Tzara disait que « *la pensée se fait dans la bouche* ». Avec l'anglais, c'est une vision du monde, un système de valeurs, un corps de références et d'images – une culture – qui s'imposent peu à peu à nous. Refuser l'anglicisation à marche forcée, ce n'est pas seulement défendre le français, c'est aussi défendre notre culture et notre autonomie de pensée, donc notre avenir. En outre, ce n'est pas l'anglais de Shakespeare ou de Faulkner qu'on nous impose, c'est la sous-langue simplifiée à l'extrême qui sert aux échanges internationaux, qu'on a

« Une langue qui ne trouve plus en elle-même les ressources pour nommer le monde est condamnée à terme. N'oublions pas qu'une langue meurt tous les quinze jours »

nommée le *globish*, au vocabulaire réduit et presque sans grammaire. Elle est suffisante au commerce, mais inapte à une pensée articulée. Les mots qui y servent de mantra (*live, casting, coach*) sont souvent très ambigus. Plus on simplifie la langue, plus la pensée est schématique. C'est une *novlangue*, selon la définition d'Orwell dans *1984*.

À la suite du numéro de la revue *Secousse* auquel vous faites souvent référence⁽²⁾, votre livre passe en revue de nombreuses atteintes à la langue française, parfois au mépris de la loi. Comment expliquer une sorte de déni, chez les Français, de leur propre langue ?

Oui, on dirait que les Français ont honte de leur langue. Il y a un effet de mode, mais ce n'est pas le plus grave – ce qu'une mode a fait, une autre peut le défaire. La vraie raison



est la mondialisation, qui nécessite une langue d'échange. L'anglais joue ce rôle : la globalisation accompagne la globalisation. La formation des élites, leur information, passe par l'anglais ; de ce fait, les idées et les informations provenant des pays anglo-saxons, et d'abord des États-Unis, sont survalorisées. Le monde s'est élargi, mais les sources de la pensée se sont raréfiées. Il y a en outre des raisons psychologiques : la paresse (un seul mot à utiliser, en français et en anglais), l'inculture (parler français suppose de posséder sa langue), la vanité (par l'anglais, on affirme que son champ d'action et de pensée est le monde entier), la volonté parfois d'en imposer, travers déjà dénoncé par Du Bellay et le Molière du *Malade imaginaire* : « *clysterium donare* »...

La seconde partie de votre titre intrigue. À quoi correspond ce « perroquet aztèque » dont vous parlez ? On trouve d'ailleurs sur votre site un glossaire en forme de « pyramide aztèque »,

où vous donnez des équivalents français à 100 mots anglais couramment employés...

Ce perroquet vient de l'*Austerlitz* de Sebald où, évoquant les Aztèques, un personnage rappelle qu'ils se sont éteints et qu'au mieux « *survit ici et là un vieux perroquet comprenant encore quelques mots de leur langue* ». Cette image de la mort des langues est frappante. Et combien de perroquets parmi nos anglomanes ? L'éditeur ayant trouvé mon titre mystérieux a proposé un surtitre plus explicite. Quant au glossaire, il montre qu'on peut tout dire en français ; il s'adresse à ceux qui chercheraient un équivalent aux anglicismes qui leur viennent naturellement – les journalistes par exemple. Il poursuit la métaphore de Sebald : c'est un jeu de parcours en forme de pyramide aztèque. Le format du livre n'ayant pas permis de le publier, je l'ai mis sur mon site⁽³⁾.

« Rien n'est plus important qu'enseigner notre langue », écrivez-vous. Pensez-vous justement que le français ne soit plus valorisé dans les cursus d'enseignement, ni leurs professeurs par la même occasion ? Comment obvier à cet état de fait ?

Nos dirigeants ont longtemps eu une grande culture classique. Ce n'est plus le cas. La vision officielle de l'enseignement est devenue étroitement utilitariste. À quoi bon faire lire aux élèves la littérature du XVII^e siècle quand l'ambition qu'on leur propose est de faire du commerce ou de la finance ? Rien d'étonnant à ce que nombre d'étudiants maîtrisent mal leur langue. Et ne parlons pas de l'orthographe, dont l'apprentissage a été dénigré. Dans mon *Perroquet*, je donne l'exemple d'une poétesse qui écrit de façon répétée « une pair de jambes »... Dirigeant un

« On favorise l'anglais comme langue universitaire, au point qu'un tiers des thèses est aujourd'hui rédigé dans cette langue. C'est une politique à courte vue »

bureau d'études, j'ai dû inscrire de jeunes ingénieurs à des cours de rédaction, leurs rapports n'étant pas compréhensibles. Au nom du principe d'utilité, on a sacrifié le latin et le grec et on marginalise les langues étrangères, hormis l'anglais. Pire, on favorise l'anglais comme langue universitaire, au point qu'un tiers des thèses est aujourd'hui rédigé dans cette langue. C'est une politique à courte vue. Rien n'est plus important que maîtriser sa langue, elle seule permet de penser. Naturellement, cela suppose d'accorder moyens et considération aux enseignants, mais c'est un autre sujet.

Vous dressez aussi un constat d'abandon de la promotion du français à l'étranger. Que pensez-vous dès lors de la francophonie, le français n'ayant jamais compté autant de locuteurs de français (300 millions) selon la dernière estimation de l'Organisation internationale de la Francophonie ?

Cette augmentation, qui doit beaucoup à la démographie des pays africains, ne doit pas être un alibi pour laisser les comptables saigner les budgets. L'avenir de la francophonie est plus fragile qu'il y paraît. La France vient par exemple de multiplier par dix les frais universitaires pour les étrangers : on en chasse ainsi la plupart des Africains. Ceux qui en ont les moyens, ne préfèrent-ils pas étudier aux États-Unis ? L'attraction de l'anglais est extrême-

ment forte. Voyez le Rwanda, où il vient de remplacer le français comme langue de scolarisation. Demain, si l'on persiste dans cette voie, la francophonie africaine ne sera peut-être plus qu'un souvenir, comme c'est déjà le cas en Indochine.

Vous signalez que votre ouvrage a été imprimé le jour anniversaire de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (10 août 1539), qui marque la naissance du français comme « langue officielle » du pays. Au-delà du symbole, que pensez-vous de la volonté de M. Macron de vouloir ouvrir à l'horizon 2022 une Cité internationale de la langue française précisément dans cette ville ?

Il est louable de célébrer la langue française, surtout dans sa dimension internationale. Mais cette Cité ne doit pas être un musée, le conservatoire d'une langue moribonde. Il serait plus utile que nos élus la fassent vivre en bannissant les anglicismes et en s'exprimant en français à l'étranger. Il y a fort à faire, en particulier à Bruxelles, où nos représentants ont abdicqué devant l'anglais (en 1996, 38 % des documents étaient en français ; il n'y en avait plus que 5 % en 2015). L'anglais est devenu *de facto* la langue de l'Union européenne, alors que, l'Angleterre en étant sortie, moins de 1 % de sa population le parle ! Il faudrait aussi faire appliquer la loi Toubon, qui est violée chaque jour par les entreprises, les négociants, les publicitaires, les journalistes, les scientifiques, les élus. On peut célébrer le français dans une Cité ; il faut surtout qu'il vive dans nos bouches et sous nos plumes. Ce n'est pas tout à fait perdu : la langue est un combat. ■

1. La Dépêche du Midi, 18 février 2016.
2. 18^e Secousse de mars 2016 sur la « Défense de la langue française ». Téléchargeable à l'adresse suivante : www.revue-secousse.fr/Secousse-18/SkS18-revue.pdf